

la pauvre fille deux choses à peu près incompatibles ; aussi tremble-t-elle tout à la fois pour ses maîtres et pour elle-même. La joie d'Irma, la femme de chambre, l'irrite à tel point que leur mésintelligence habituelle s'en accroît encore. Ah ! si ce n'était la crainte que sa chère Laurence tombât malade dans cet affreux Paris et qu'elle ne pût la soigner, comme elle aurait renoncé à la suivre ! L'amer chagrin de la pauvre Véronique ne l'empêche pas de faire la besogne de quatre personnes ; c'est elle qui s'occupe de tous les apprêts de voyage, qui met tout en ordre dans cette maison qu'on va quitter, hélas ! pour un temps indéterminé. Mais l'excès même de la fatigue l'empêche de réfléchir, et comme elle le disait un jour en rencontrant la bonne M^{lle} Dillois, tout aussi attristée de ce départ :

— Si mes bras travaillaient moins, Mamzelle, ma tête travaillerait trop, et j'userais ainsi le peu de cervelle que le bon Dieu m'a donné.

— C'est une épreuve qu'il vous envoie maintenant, ma pauvre Véronique, repartit tante Suzanne, et nous avons tous les nôtres. Votre dévouement pour vos maîtres obtiendra sa juste récompense.
